

CHAPITRE PREMIER

Hors du *no man's land*

Sur le bord vaseux d'une petite mare gisait un homme à plat ventre, immobile, figé, tout autant que les pauvres morts alentour, dont les cadavres mutilés jonchaient le sol même où ils étaient tombés, depuis des mois, des jours, des heures ou des semaines, au hasard de ces luttes absurdes et acharnées que les fantassins étaient forcés d'engager pour quelques misérables yards de terrain contesté.

Seul de toute cette effroyable compagnie, cet homme-là vivait, et, bien qu'il souffrît de la faim, du froid et de l'humidité, il était toujours indemne.

Depuis qu'à la tombée de la nuit, une vive escarmouche lui avait permis de se faufiler sans être vu à travers les lignes allemandes, il était resté exposé, tantôt rampant vers les tranchées britanniques, sous le couvert de l'obscurité, tantôt se figeant tel un mort, comme à présent, tandis que les fusées et les bombes éclairantes flamboyaient dans le ciel, incendiant la nuit d'une clarté impitoyable et exposant dans ses moindres détails ce ruban de deux cents yards de large, jonché d'indescriptibles abominations, qui séparait les combattants. Quand venait la lumière, le vif n'avait d'autre ressource que de faire le mort, de crainte que les guetteurs, assidus aux créneaux des parapets de sacs de sable, ne saluassent ses mouvements par une balle.

Il était à présent minuit, et les lumières flamboyaient moins fréquemment, et les salves se faisaient plus sporadiques... comme si le déluge eût apaisé la haine dans le cœur des hommes.

Car il pleuvait dru — une averse monotone et obstinée qui cinglait dans un air lourd, dont l'énervement pesait comme l'oppression d'un cauchemar ; son crépitement continu manquait noyer le fracas lointain des mitrailleuses vers le nord, et même dominer le sourd roulement de la canonnade quelque part derrière l'horizon, tendant un immense rideau de lances reluisantes et serrées entre les tranchées et sur toute cette terre désolée. Il pleuvait ainsi depuis midi, et rien ne laissait prévoir que cela dût s'arrêter jamais...

La fusée éclairante, dont la lueur l'avait cloué au sol près de la mare, pâlit et s'éteignit dans sa chute, et, plusieurs minutes durant, l'obscurité régna, tandis que l'homme rampait à quatre pattes vers une brèche qu'il avait remarquée dans le réseau des barbelés britanniques. Une fois seulement, son avance fut interrompue, quand ses sens aux aguets lui apprirent qu'une patrouille britannique profitait de la fausse trêve pour pousser une reconnaissance vers l'ennemi ; elle trahissait son approche par les chuintements de pas furtifs dans la terre boueuse, par un juron contenu lorsqu'un homme glissait et manquait de tomber, et par le « Chut ! » impérieux d'un officier réprimandant le maladroit. À l'instant, celui qui rampait se laissa tomber à plat dans la boue et resta immobile.

Presque au même instant, à la vue d'une longue traînée d'étincelles s'élevant en parabole des tranchées allemandes, les *Tommies* imitaient son geste, et, aussi longtemps que cette triple étoile se refléta dans la vase, ils restèrent pareils à lui et aux morts indifférents. Deux d'entre eux étaient si proches que l'homme les aurait touchés en allongeant le bras, ce qu'il se garda bien de faire, et il eut soin de retenir sa respiration et de serrer les dents pour les empêcher de claquer. Et, l'obscurité revenue, il n'osa bouger que lorsque la patrouille eut repris sa route.

Après quoi, ses mouvements furent moins furtifs ; comme un détachement des leurs s'aventurerait dans le *no man's land*, les Britanniques n'iraient pas tirer sur des ombres. On n'avait plus à craindre que les balles des Allemands, s'ils venaient à découvrir la patrouille.

Se relevant, l'homme s'avança en une attitude fléchie, prêt à se plaquer au sol à la première alerte. Mais cette nécessité lui fut épargnée et, avant qu'on lançât d'autres engins éclairants, il s'était glissé à tâtons entre les barbelés. Une heureuse chance le mena à l'endroit même du parapet d'où les Britanniques avaient émergé, indiqué par les montants d'une grossière échelle en bois.

Il s'était retourné, cherchant du pied le premier barreau, et commençait à descendre

lorsqu'une voix enrouée l'interpella depuis les noires entrailles de la tranchée.

« *Well !* Tu es bien pressé de revenir ! Qu'est-ce qui se passe ? Tu as oublié de mettre du patchouli sur ton mouchoir... ou quoi ? »

La réponse de l'homme, s'il en fit une, se perdit dans un bruit d'éclaboussement : ses pieds avaient glissé sur les échelons vaseux, et il s'étala dans le flot d'eau croupie qui emplissait la tranchée jusqu'à hauteur du genou — ce qui ne parvint ni à le surprendre, ni à le gêner plus qu'il ne l'était déjà, car c'eût été franchement impossible.

Se relevant tant bien que mal, il chercha vainement des yeux son interlocuteur, car si la nuit était noire au-dehors, il régnait dans la tranchée une opacité absolue et l'homme ne pouvait rien distinguer, hormis une bande plus pâle là où les murs s'ouvraient à l'air libre.

« Eh bien ! et la politesse ? Tu ne peux pas répondre quand on te parle ? »

Se tournant vers la voix, l'homme déclara dans un anglais excellent, voire un peu trop châtié :

« Je ne suis pas des vôtres. J'arrive des tranchées ennemies.

— Ah ! *bloody hell !* Haut les mains ! »

Le canon d'un fusil s'appuya sur la poitrine de l'intrus. Obéissant, il leva les mains au-dessus de la tête. Une seconde plus tard, il était aveuglé par le jet soudain d'une lampe électrique.

« Déserteur, hein ? Toi faire *kamerad*... ou quoi ?

— *Kamerad !* répéta l'homme avec un accent de mépris. Je ne suis pas allemand mais français. J'ai traversé les lignes boches porteur d'un renseignement important que je désire communiquer à votre officier commandant.

— Tu te fiches du monde ! » lança l'autre, sceptique.

Un nouveau bruit de barbotement se fit entendre dans la tranchée. Une troisième voix lança : « *Hello !* Qu'est-ce que c'est que ce raffut ?

— Viens voir toi-même. C'est un farceur qui dit qu'il arrive des tranchées boches porteur d'un renseignement important pour le général.

— Un sacré menteur, prononça le nouveau venu avec détachement. Tiens-le à l'œil. Probable que c'est encore une ruse des Fridolins. Eh, toi, là ! » Le barbotement se rapprocha. « À quoi tu joues ? Réponds, si tu ne veux pas attraper une balle dans les tripes.

— Je ne joue pas, répondit patiemment l'homme. Je suis désarmé... je suis votre prisonnier, si vous voulez.

— Un peu que je veux. Tiens-toi tranquille. Mais c'est quoi, ce renseignement important ?

— Je ne le révélerai qu'à qui de droit. Ayez l'obligeance de me conduire sans plus de délai à votre général.

— Qu'en penses-tu, caporal ? interrogea le premier soldat. Un petit coup de baïonnette pour lui délier la langue ? »

Après un instant d'hésitation, le caporal prit la lampe électrique du soldat et, à sa clarté, examina le prisonnier de la tête aux pieds, ce qui ne le renseigna guère, car il ne voyait qu'un grand gaillard, vêtu de la capote vert-de-gris d'un soldat allemand. Son visage se réduisait à un masque de boue où brillaient des yeux d'un éclat et d'une énergie surprenants.

« Garde les mains en l'air, ordonna sèchement le caporal. Et toi, Gringer, fouille-le. »

Appuyant son fusil contre le mur de la tranchée, la crosse hors de l'eau sur la banquette de tir, le *Tommy* se mit en devoir de passer en revue la personne du prisonnier. Au cours de cet examen, il déboutonna et ouvrit sa capote, découvrant une vareuse informe et un pantalon brun foncé en ersatz de lainage.

« Il n'a pas d'armes... Il n'a rien sur lui, pas même un passe-partout.

— Très bien. Retourne à ton poste. Je me charge de lui. »

Attrapant son fusil, le caporal y ajusta la baïonnette, puis la brandit d'un air significatif et ordonna :

« En avant, marche ! Tu peux baisser les mains, mais rappelle-toi que je te suis de près. »

Le prisonnier obéit en silence et pataugea dans la tranchée inondée. Le rond de lumière jouant sur son dos lançait des éclairs dans l'eau noire qui tournoyait autour de ses genoux et

faisait entrevoir des silhouettes emmitouflées postées à intervalles réguliers le long de la banquette de tir, la figure appliquée aux créneaux du parapet.

De temps à autre, les deux hommes passaient devant l'ouverture d'une cagna qui laissait filtrer la lueur d'une bougie par les fentes des portes improvisées.

De l'une de celles-ci, à l'appel du caporal, surgit un lieutenant somnolent qui écouta de mauvaise grâce son subordonné et lui ordonna aussitôt d'emmener le prisonnier au quartier général du régiment, à l'arrière.

Un peu plus loin, le captif et son geôlier s'enfoncèrent dans un étroit et tortueux boyau de communication. Dix minutes durant, ils parcoururent un labyrinthe de fossés profonds, étroits, puants et si semblables les uns aux autres que le prisonnier s'étonnait de voir le caporal trouver son chemin dans cette obscurité abyssale. Puis, tout à coup, les flancs de la tranchée s'abaissèrent et les deux hommes débouchèrent à l'air libre, dans un vaste champ. De nombreux hommes y dormaient, abrités par des toiles imperméables du déluge qui fouettait la terre. Un léger renflement du sol se dressait entre ce champ et la ligne de feu, où s'échangeait à présent une vive fusillade, et une rangée fantomatique de peupliers déchiquetés par la mitraille se silhouettaient sur un ciel où les bombes et les fusées éclairantes s'épanouissaient telles des fleurs d'enfer.

Là, le caporal ordonna brutalement à son prisonnier de faire halte et s'arrêta lui-même, raidi au garde-à-vous, devant un groupe de trois officiers qui s'en venaient vers l'entrée de la tranchée. L'un d'eux dirigea sur le couple la lumière d'une lampe de poche. À la vue de la capote vert-de-gris, tous trois s'arrêtèrent net.

Une voix habituée au commandement interrogea : « Qu'est-ce que vous avez là ? »

— Un prisonnier, mon général... répondit le caporal, il dit qu'il est français... et qu'il a traversé les lignes aujourd'hui, porteur d'un renseignement important — qu'il dit. »

Le disque de lumière éclaira la figure du prisonnier. L'officier s'adressa directement à lui.

« Comment vous appelez-vous ? »

— Cela, dit le prisonnier, tout comme mon renseignement... je préfère le dire en particulier. »

Avec un geste de surprise, l'officier s'avança d'un pas et considéra de près la face maculée de boue.

« Il me semble que je reconnais votre voix, fit-il d'un ton pensif.

— Vous ne vous trompez pas, riposta le prisonnier.

— Messieurs, dit l'officier à ses compagnons, vous pouvez continuer votre ronde. Caporal, suivez-moi avec votre prisonnier. »

Il tourna les talons et s'éloigna en pataugeant dans la boue du terrain découvert.

Derrière eux, au bruit de la fusillade dans les tranchées avancées s'ajouta le *tacatac* des mitrailleuses. Puis une batterie cachée quelque part dans les ténèbres, plus loin vers l'avant, entra en action. Les obus passèrent au-dessus d'eux avec un sinistre miaulement. Le prisonnier jeta un coup d'œil en arrière : les squelettes des peupliers mutilés se détachaient sur un ciel inondé de lumière infernale.

Un peu plus tard, il sentit un chemin pavé sous ses souliers trempés. On pénétrait dans les faubourgs d'un village en ruine. De chaque côté, des débris de murs subsistaient, avec des fenêtres sans châssis et des portes béantes.

Dans une entrée brûlait une pâle lumière ; l'officier y pénétra, escorté du prisonnier et du caporal, passa devant une sentinelle, puis descendit un escalier de bois branlant qui menait à une cave sombre et voûtée, aux murs de pierre. En son milieu se dressait une large table, où un secrétaire écrivait à la lueur de deux bougies fichées dans des goulots de bouteilles vides. À une autre table, dans un coin, un sergent et un opérateur du génie s'affairaient autour d'un téléphone de campagne et d'appareils télégraphiques. Sur un lit de camp garni de paille, contre le mur opposé, plusieurs hommes, agents de liaison et sous-officiers, ronflaient bruyamment. Malgré le froid, l'atmosphère empestait le tabac éventé, la sueur et le fumet s'élevant des habits mouillés.

L'homme de la table centrale se leva et salua, présentant au général une liasse de messages et de rapports griffonnés. Prenant la chaise ainsi vacante, l'officier parcourut les

papiers, donna quelques ordres en conséquence, puis reporta son attention sur le prisonnier.

« Vous pouvez regagner votre poste, caporal. »

L'intéressé exécuta un demi-tour impeccable et regrimba l'escalier. En réponse au regard scrutateur de l'officier, le prisonnier s'avança et lui fit face par-dessus la table.

« Qui êtes-vous ? »

Le prisonnier regarda autour de lui pour s'assurer qu'aucun des autres occupants de la cave n'était à portée de voix et déclara : « Je m'appelle Lanyard... Michael Lanyard.

— Le Loup solitaire ! »

Malgré lui, l'officier fit un bond et faillit renverser la chaise.

« En personne », confirma le prisonnier, qui ajouta, avec sur ses traits maculés et émaciés un rictus qui avait la prétention d'être un sourire : « Général Wertheimer.

— Je ne m'appelle pas Wertheimer.

— Je le sais. Je n'ai prononcé ce nom que pour vous confirmer mon identité ; c'est le seul nom sous lequel je vous aie connu autrefois, quand vous étiez, vous un agent secret britannique, et moi un célèbre voleur dont la tête était mise à prix, et quand nous jouions à cache-cache à travers la moitié de l'Europe, aller et retour... au temps de l'hôtel Troyon et de la Meute, au temps de de Morbihan, de Popinot et...

— Et d'Ekstrom¹, compléta l'officier devant la bizarre hésitation du prisonnier.

— Et d'Ekstrom », répéta l'autre.

Il y eut un petit silence entre les deux hommes ; puis l'officier songea tout haut : « Tous morts.

— Tous... sauf un. »

L'officier leva vivement les yeux. « Lequel ?

— Le dernier nommé.

— Ekstrom ? Mais nous l'avons vu mourir ! C'est avec votre revolver que...

— Ce n'était pas Ekstrom. Il se serait bien gardé de risquer sa précieuse peau tant qu'il disposait d'un sous-fifre pour faire la sale besogne à sa place ! Je vous affirme que j'ai vu Ekstrom il y a moins d'un mois, vivant et servant le *Vaterland*, âme damnée de ce réseau d'espionnage qui tient l'ennemi informé de tous vos mouvements jusqu'au dernier... ce réseau qui permet aux Boches de saluer par son nom chaque régiment qui arrive en ligne dans vos premières tranchées.

— Vous m'étonnez !

— Je vais vous convaincre ; j'apporte un renseignement qui vous permettra de démanteler ce réseau de traîtres à l'intérieur de vos propres lignes, et... »

La voix lui manqua. L'officier s'aperçut qu'il devait se cramponner à la table pour ne pas s'effondrer.

« Vous êtes blessé ?

— Non, mais transi jusqu'aux moelles, et je défaille de faim. Les soldats germaniques eux-mêmes ont droit aux rations de famine à présent ; les civils pis encore ; et moi... j'ai passé là-bas des années — espion, bête traquée, mangeant moins souvent qu'un moineau.

— Asseyez-vous. Planton ! »

Et leur conversation s'interrompit pour un temps. Non seulement l'officier refusa d'entendre un mot de plus avant que Lanyard eût bu et mangé tout son soûl, mais une communication urgente du front l'appela au téléphone et accapara momentanément son attention.

Tout en dévorant à belles dents le pain et la viande qu'on lui avait servis, Lanyard observait avec curiosité les scènes qui se déroulaient dans la cave, lui permettant de suivre à peu près les phases du combat. Enragés par une incursion britannique derrière leurs lignes — celle-là même dont il avait assisté au repli dans le *no man's land* —, les Allemands lançaient une nouvelle offensive sur les tranchées alliées, qui devenaient le théâtre d'une lutte désespérée. On avait besoin de renforts en urgence.

À la table des télégraphistes, l'activité devint fébrile : le général lisait les messages à mesure de leur transcription et prenait les dispositions que lui dictait son jugement. On tirait

¹ Voir *Le Loup solitaire*, dans la même collection. (Toutes les notes sont de l'éditeur.)

de leur couche de paille les agents de liaison à demi endormis, et, les réveillant de quelques bourrades, on les envoyait expédier au front les troupes que Lanyard avait vues dormant à ciel ouvert. D'autres plantons dégringolaient en boitant les marches de la cave, remettaient leurs messages et s'en allaient en titubant par une brèche du mur pour faire panser leurs blessures à l'ambulance de campagne, installée dans la cave voisine, ou bien se jetaient sur la paille, où ils s'endormaient instantanément en dépit du vacarme assourdissant.

L'artillerie boche, afin de réduire au silence les batteries de campagne dont le feu gênait son offensive, avait commencé à bombarder le village. Des obus fendaient l'air en miaulant, pour éclater en tonnerres sourds. Des murs s'effondraient dans un fracas effrayant, tantôt proche, tantôt lointain. Le crépitement des fusils et des mitrailleuses sur le front faisait un bruit de fond pareil au déferlement du ressac. L'artillerie lourde entra en jeu derrière les lignes britanniques, apparemment à une grande distance du village ; les dalles même de la cave frémissaient aux détonations des pièces de gros calibre.

Par la brèche du mur arrivaient les plaintes et les cris des blessés. Une odeur d'iodoforme envahissait la cave. Les bougies vacillaient sous les courants d'air, projetant des ombres monstrueuses sur les murs salpêtrés...

Une heure entière, le combat se prolongea ; puis sa violence décrut peu à peu. Les pièces lourdes britanniques se turent ; un peu plus tard, ce fut le tour des batteries de campagne. Le volume de la fusillade dans les tranchées de première ligne, après des hauts et des bas, redevint normal. Une fois de plus, les Boches avaient été repoussés.

Regagnant sa chaise, l'officier supérieur s'accouda sur la table et se prit la tête entre les mains dans une attitude de fatigue profonde. Au prix d'un effort épuisant, il parut se rappeler l'existence de Lanyard et leva des paupières appesanties pour le regarder d'un air presque incrédule.

« Je vous croyais en Amérique, dit-il d'une voix sourde.

— J'y ai vécu... pour un temps.

— Vous êtes revenu servir la France ? »

Lanyard secoua la tête. « Je suis revenu en Europe au bout d'un an, le printemps avant la guerre.

— Pourquoi ?

— On m'a chassé de New York. Les Boches ne voulaient pas me laisser tranquille.

— Les Boches ? fit le général d'un air surpris.

— Les Boches, ou plus précisément Herr Ekstrom... pour le nommer comme nous le connaissons. Mais j'ai longtemps ignoré que c'était à lui que je devais cette persécution. Je savais seulement que la police américaine, ayant appris que j'étais le Loup solitaire, envisageait de m'expulser, ce qui me fermait tout moyen honorable d'existence. J'ai donc dû partir, pour tâcher de me perdre...

— Votre épouse... je veux dire, vous étiez mariés, n'est-ce pas ? »

Lanyard acquiesça. « Lucy est restée auprès de moi... jusqu'à la fin... Elle avait un peu d'argent de côté. Il nous a permis de quitter les États-Unis.

— Vous êtes retourné à Paris ?

— Non : la France, comme l'Angleterre, était fermée au Loup solitaire. Nous nous sommes établis en Belgique, Lucy et moi, avec notre petit garçon. Il avait trois mois. Nous avons trouvé une petite maison tranquille à Louvain... »

L'officier l'interrompit d'une exclamation d'appréhension, que Lanyard arrêta d'un geste sombre. « Laissez-moi vous raconter...

« Nous aurions pu être heureux. Personne ne nous connaissait. Nous nous suffisions à nous-mêmes. Mais j'étais sans emploi. Je m'avisai que mes mémoires pourraient avoir du succès, à Paris ; mes amis les Français sont aussi fiers de leurs criminels que vous autres, Anglais, de vos acteurs. Le 2 août, je me rendis à Paris pour traiter avec un éditeur. Pendant mon absence, les Boches envahirent la Belgique. Avant qu'il me fût possible de revenir, Louvain avait été occupée, saccagée... »

Il se tut un moment et l'officier respecta son silence, mais la pitié se lisait dans ses yeux. Puis Lanyard reprit d'une voix sourde et monotone :

« Pour rentrer chez moi, j'avais dû faire le tour par l'Angleterre et la Hollande. Je

traversai la frontière hollandaise déguisé en paysan belge. Quand je rentrai à Louvain, ce fut pour y trouver... Mais tout le monde sait ce que ces bêtes fauves ont fait à Louvain². Ma femme et son petit garçon avaient totalement disparu. Je les cherchai trois mois sans trouver trace de l'un ni de l'autre. Puis... Lucy est morte entre mes bras dans une misérable mesure, près d'Aerschot. Elle avait vu notre enfant massacré sous ses yeux. Elle-même... »

Le poing de Lanyard, qui reposait sur la table, se serra et blanchit sous la peau basanée. Ses yeux sondèrent des distances infiniment éloignées des limites de cette cave sinistre. Mais bientôt il reprit :

« Ekstrom, qui accompagnait l'armée d'invasion, avait vu et reconnu Lucy en traversant Louvain. Aussi mon fils et elle furent-ils parmi les premiers sacrifiés... Quand sa tombe se fut refermée, je vouai mon existence à l'extermination d'Ekstrom et de toute sa race. Depuis, j'ai fait des choses auxquelles je préfère ne pas repenser. Mais le réseau d'espionnage prussien a souffert de ma besogne.

« Quant à Ekstrom, hélas ! je ne parvenais pas à le retrouver. On eût dit qu'il savait que je le cherchais. Il avait rarement plus de vingt-quatre heures d'avance sur moi et, cependant, je ne l'ai aperçu qu'une fois ; mais il était trop bien gardé... Je l'ai poursuivi à Berlin, à Potsdam, trois fois sur le front de l'Ouest, en Serbie, à Constantinople, à Petrograd... »

L'officier poussa une exclamation d'étonnement. Lanyard le gratifia d'un sourire dédaigneux.

« Rien d'extraordinaire à cela. Pour quelqu'un d'entraîné de bonne heure, c'était facile... tout était facile, sauf d'en arriver à mes fins... En passant, je recueillais des renseignements concernant le réseau d'espionnage prussien. De temps en temps, je trouvais moyen de les communiquer à la Sûreté de Paris. Je crois que la France et l'Angleterre ont déjà quelque peu bénéficié de mes efforts. Elles en profiteront davantage, et sans tarder, lorsque je vous aurai dit tout ce que j'ai à vous dire...

« Soudain, Ekstrom disparut d'Allemagne. Une fausse piste me ramena sur ce front-ci. Il y a deux jours, j'ai appris qu'il avait été envoyé en Amérique, en mission secrète. Étant donné que les États-Unis ont rompu les relations diplomatiques avec Berlin et sont à la veille d'une déclaration de guerre, on peut deviner la nature de sa mission. Je veux la faire échouer... Le suivre en passant par la Belgique et la Hollande aurait entraîné une perte de temps considérable. Aussi ai-je traversé les lignes cette nuit. Je compte sur votre assistance. En tant qu'ex-agent du Service secret vous êtes en situation de me faciliter les voies ; en tant qu'Anglais, vous servirez les intérêts d'un futur allié de l'Angleterre si vous m'aidez autant que vous le pouvez ; car ce que je veux faire en Amérique, à savoir dénoncer les manigances des Boches outre-Atlantique, servira votre pays, tout autant que cela servira mes propres fins. »

La main de l'officier s'abattit sur la table et se referma sur le poing contracté du Loup solitaire.

« En tant qu'Anglais... dit-il avec simplicité, bien entendu. Mais aussi en tant que votre ami. »

² Lors de l'invasion de la Belgique par l'Allemagne en août 1914, la ville de Louvain fut particulièrement éprouvée : les soldats livrés à eux-mêmes tuèrent plus de trois cents civils, dont le bourgmestre, le recteur de l'université et tous les officiers de police. L'université fut incendiée, et avec elle une collection inestimable de manuscrits et d'incunables.